

Si le chagrin avait été un homme, je ne l'aurais pas tué.
Au contraire: je lui aurais souhaité longue vie.

Comment cette sensation sournoise a-t-elle pu s'emparer de moi et venir à bout de la fougue inscrite dans ma nature?

Pourquoi la vie et le monde m'apparaissent-ils désormais teintés de cette couleur inédite? Une couleur étrange, dont je ne saurais dire la tonalité précise; pour peu que j'essaie de la définir, les mots se bousculent dans ma tête. Même mes yeux ont peine à l'identifier.

Ai-je passé ma vie frappée de daltonisme? À moins que ce soit l'inverse: avant j'y voyais parfaitement clair mais aujourd'hui, ma vue se joue de moi et fausse les couleurs...

Même mon rire a changé. Je ne ris plus à m'en décrocher la mâchoire comme je le faisais autrefois, sans la moindre gêne, laissant voir le désordre de ma dentition. Selon Calvin, celle-ci ressemblait à un café populaire dont les habitués se seraient disputés en se lançant des chaises. À l'époque, il cherchait encore à me séduire. Mais la séduction est un jeu qui ne me convient plus. D'ailleurs

qui aurait envie de courtiser une femme qui transporte dans ses entrailles un tombeau?

Dieu, quel gâchis! Je me sens désormais comme un miroir ébréché. Je ne ris plus qu'en de brèves occasions, d'un rire superficiel et sans plaisir. Un rire allégé, *light*, comme une boisson gazeuse sans saveur. D'ailleurs, est-ce que je ris vraiment, ou n'est-ce qu'une timide tentative pour m'arracher à moi-même un sourire? Comme si je me tenais délibérément à l'écart de ces plaisirs obligés et de ces joies fugaces. Je mets la main devant ma bouche pour l'empêcher de déverser son trop-plein, de trahir le traumatisme que je ressens depuis que je suis rentrée de Bagdad, telle une serpillière essorée après usage.

Une serpillière en lambeaux.

J'ai abandonné beaucoup de mes habitudes d'enfance. J'ai cessé de voir la vie comme des séquences de cinéma à l'état brut. Chaque scène constituait un film auquel il fallait trouver un titre, même si les moments les plus forts défilaient devant mes yeux sans que je parvienne à leur en choisir un.

Je me suis ainsi vue à l'écran comme une sainte trahie transportant ses effets dans un sac à dos kaki, coiffée d'un casque et chaussée de rangers poussiéreuses, défilant à la suite de soldats vaincus qui brandissaient le drapeau de la victoire. Où donc avais-je déjà vu une telle scène? N'était-ce pas dans ce même Irak, en un autre temps, dans une autre vie? Les armées défaites se reproduiraient-elles inexorablement au contact de cette terre fertile de Mésopotamie – ce «Territoire d'entre-les-deux-fleuves»?

J'avoue: je suis rentrée brisée, porteuse seulement d'un chagrin accablant, et de deux *noumi*, ces citrons doux d'Irak que j'avais tenu à rapporter à ma mère.

Apparemment, celle-ci avait découvert bien avant moi les bienfaits de la trahison, le jour où elle s'était laissé conduire à Détroit pour y recevoir en grande pompe la nationalité américaine.

Ses yeux se sont mouillés de larmes quand je lui ai tendu les deux fruits jaunes cueillis dans le jardin de la grande maison de Mossoul où elle avait passé toute sa jeunesse. Elle s'en est saisie à pleines mains, puis les a humés en inspirant profondément, comme si elle retrouvait d'une seule inhalation le chapelet de son père, le lait de sa mère et tous les effluves de son passé.

Un passé trahi entièrement concentré dans deux fruits.

Au fond je l'aime, ce chagrin qui me transperce, j'apprécie la douceur de ses galets quand je plonge de toute mon âme nue dans son torrent, et pour rien au monde je ne voudrais libérer mes épaules de ce fardeau. Mon chagrin magnifique qui me persuade que je ne suis plus une Américaine ordinaire, mais une femme aux racines différentes, aux origines ancrées profondément dans l'Histoire. Comme quelqu'un qui tiendrait enfermé dans sa main le charbon ardent d'une vie à nulle autre pareille.

2

*Da... Da... Didou... Dilani...
À Baachiqa et à Bahzani
Papa est allé au village
Acheter fruits secs et fromage
Mais elle les a mangés, la sorcière,
Son mari n'était qu'un gangster.*

13

Ma grand-mère Rahma...

Ma grand-mère Rahma m'avait prise contre elle et me serrait dans ses bras chauds. Le haut de mon corps frêle était pressé contre sa poitrine robuste et saine qui débordait de son bustier en coton blanc, celui qu'elle lavait à l'eau bouillante et au savon râpé chaque fois que la sueur l'avait jauni.

Fascinée, je gardais les yeux rivés sur son visage clair aux joues rosées et m'accrochais à ses épaules. Mes jambes pendaient sur les côtés, ne touchant même pas le lit sur lequel ma grand-mère était assise, genoux joints, dans cette posture élégante inspirée des magazines féminins.

Cette femme, qui savait lire et écrire et appréciait la lecture des journaux, faisait figure de pionnière parmi celles de sa génération.

Tandis qu'elle me berçait, se penchant avec moi vers l'avant – là je manquais défaillir –, puis nous faisant basculer ensemble vers l'arrière, elle me chantait cette chanson et me répétait de vieilles histoires dont la morale devait imprégner durablement ma conscience encore malléable. Des récits hérités de la période qu'elle avait vécue à Mossoul, dans l'ancienne maison en pierre au bord de la rivière. La maison appartenait à Jirjis al-Saour – «le Bedeau» –, mon arrière-grand-père, qui devait son nom au fait de s'être occupé de l'entretien de l'église al-Tahira, de ses portraits de saints et de ses chandeliers, qu'il fallait nettoyer chaque samedi pour débarrasser leurs branches de la cire accumulée, avant de les astiquer à l'aide d'une tranche de citron.

Quand j'étais petite, on m'avait emmenée là-bas un jour d'avril, pendant les vacances de Pâques. Les champs

aux abords de la ville étaient couverts de camomille. J'étais émerveillée par cette vaste plaine tapissée de jaune et enivrée par les senteurs de la nature. La vue des anémones entre les failles des rochers était un enchantement, elles étaient aussi rouges que les joues de mes cousines quand elles sortaient de la salle de bains, l'eau dégouttant de leurs longues tresses soyeuses. Comment aurais-je pu ne pas adorer Mossoul où tout le monde parlait le même dialecte que ma grand-mère ?

Je les aimais bien, mes proches de Mossoul, avec leurs cheveux brillants coiffés en arrière, leur visage blanc aux joues rosies. Ils nous rendaient visite pour Noël, et aussi quand ils venaient régler quelque formalité administrative ou consulter un médecin réputé de Bagdad.

Ils s'asseyaient fébrilement au bord de ces chaises Thonet en rotin très répandues à l'époque, prêts à se lever pour aller au-devant de l'hôte qui leur offrait un verre de thé, saluer chaleureusement un nouvel arrivant ou encore libérer leur place pour quelqu'un de plus âgé. La paume droite reposant sur leurs petites bedaines, ils égrenaient leur chapelet de la main gauche. Quand ils parlaient, on aurait dit que le placard de la cuisine venait de s'effondrer, que sa porte s'était disloquée et que les casseroles et leurs couvercles en étain s'étaient éparpillés sur le sol dans un énorme fracas. De leur bouche sortaient des mots dont les consonnes *qâf* et *ghayn* crépitaient et claquaient, tandis que les *alif* et autres voyelles s'éti-raient démesurément comme le finale d'un *mawwal*¹ : « mon ooncle », « ma taaante ». On les aurait dits tout

1. Mélopée populaire traditionnelle de la musique arabe. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

droit sortis d'un feuilleton historique en arabe littéraire vantant les exploits de l'émir Sayf al-Dawla.

Si j'ai aimé ces gens passionnément, je ne me suis jamais sentie en connivence avec cette grande maison humide aux escaliers débouchant sur d'innombrables terrasses et au sous-sol aménagé en nombreuses caves. Les marches étaient trop hautes pour mes jambes menues; quant à la lumière dispensée seulement par une petite lucarne surélevée, elle ne suffisait pas à en dissiper l'obscurité.

Plus tard, j'ai repensé à la chanson tandis que notre cortège militaire parcourait la route reliant Mossoul aux villages environnants. Nous sommes passés par Baachiqa, où des jeunes filles postées devant les maisons nous regardaient en ajustant le voile blanc sur leur tête. J'ai rêvé au documentaire que je pourrais leur consacrer, sous le titre *Colombes et foulard*.

Leur visage restait totalement impassible. Aucune d'elles ne souriait ni n'agitait son mouchoir, j'essayais en vain de faire le lien avec les films américains consacrés à la Seconde Guerre mondiale ou avec les scènes de P a r i s i ennes ou de Napolitaines venues acclamer les convois militaires américains, sautant à l'arrière des blindés pour obtenir un baiser d'un beau soldat au visage buriné par le soleil.

J'ai indiqué à mes camarades que «Baachiqa» était probablement une déformation vieillie d'un terme signifiant «la maison de l'amante», tandis que le nom de «Bahzani», le village voisin, devait renvoyer à «la maison de la femme triste». Ils ont applaudi à ces précisions, mais l'inquiétude a rapidement repris possession d'eux quand nous sommes passés devant des hommes arborant d'épaisses moustaches, tout de blanc vêtus et coiffés de

keffiehs eux aussi très blancs. Ils avaient surgi derrière les plantations de cyprès et lançaient à notre cortège des regards mauvais.

J'aurais aimé sauter de la Jeep et leur dire «Que Dieu vous aide!», échanger avec eux quelques mots, par exemple les interroger sur la saison des blés ou sur l'échoppe la plus proche où acheter un gant de toilette en luffa, ou encore m'inviter chez l'un d'entre eux pour boire un verre d'eau fraîche.

J'aurais voulu me présenter fièrement, leur expliquer que je venais d'ici et parlais le même dialecte qu'eux, que mon grand-père était le colonel Youssef al-Saour qui avait, dans les années quarante, commandé le poste de conscription de Mossoul. Hélas, c'était impossible, car parler avec eux risquait de mettre ma vie et celle de mes camarades en péril. Les instructions étaient claires: je devais rester muette. De ce fait et pour la première fois, j'ai détesté mon uniforme qui m'isolait d'eux, comme si nous étions dans deux tranchées différentes. D'ailleurs, n'était-ce pas là la réalité? Oui, à la réflexion, j'étais bien dans une tranchée et eux dans une autre. Cependant, comme les bons acteurs, j'étais capable d'incarner à la fois leur fille et leur ennemie, de voir en eux à la fois des parents et des adversaires.

De ce jour-là, j'ai accepté de vivre avec l'idée que je souffrais de cette maladie qu'on appelle le chagrin et de m'en accommoder sans lui chercher de remède.

Du reste, comment pourrais-je
Combattre la maladie
Qui m'a fait renaître,
Qui m'a bercée,
Qui m'a fait grandir,

Qui m'a élevée,
Et m'a inculqué, en fait de valeurs,
Les plus belles qu'on puisse imaginer?